

Phénoménologie des ruelles

André Carpentier, *Ruelles, jours ouvrables*, Montréal, Boréal, 2005

Antoine Boisclair

Numéro 9, printemps 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/643ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boisclair, A. (2006). Compte rendu de [Phénoménologie des ruelles / André Carpentier, *Ruelles, jours ouvrables*, Montréal, Boréal, 2005]. *Contre-jour*, (9), 167–170.

Phénoménologie des ruelles

André Carpentier, *Ruelles, jours ouvrables*, Montréal, Boréal, 2005.

Des effluves de terre mouillée, de vidange, d'huile à moteur et de réglisse; des bruits de tondeuse, de menuiserie et de querelles familiales habitent, comme autant de réminiscences et d'appels vers l'enfance, ce livre d'André Carpentier consacré aux ruelles de Montréal. C'est parce que ces lieux de transit, avance l'écrivain en guise de prologue, « étaient là autrefois expressément pour que les enfants ébranlent leur imaginaire ». Pour qui sait voir et sentir, ces « coulisses de la rue » prennent « l'aspect d'un paysage originel » et mènent vers un temps révolu; le dédale de leur réseau — « Montréal recèlerait 475 kilomètres de telles allées » — attire le flâneur comme un chant des sirènes, un air de guitare échappé d'un balcon, un « *va donc jouer dans la ruelle* », peut-on lire ailleurs, « agissant à la manière d'une formule magique ».

« Tracées au XIX^e siècle pour compléter le modèle français des maisons sur cour », les ruelles facilitent avant tout les services d'utilité publique. Derrière cette fonction se dissimule cependant ce que Walter Benjamin, à propos des passages parisiens, appelait des « fantasmagories », à savoir des constructions ou des phénomènes sociaux révélant les inconscients collectif et individuel, des « dépôts de l'histoire » qui, davantage que de simples produits de l'ordre socio-économique, manifestent l'envers onirique des villes modernes. Les ruelles sont des arrière-scènes, des lieux de refoulement, de « spontanéité et d'improvisation ». À fortiori, leur bric-à-brac, leur amalgame hétéroclite de hangars et d'escaliers en colimaçon, leurs cordes à linge dévoilant l'intimité des ménages, leurs acteurs et figurants suspects — quiconque emprunte une ruelle semble avoir quelque chose à cacher — incarnent peut-être mieux que n'importe quel

autre lieu la vraie nature de Montréal. Les romans de Michel Tremblay, les tableaux de Louis Muhlstock ou de Miyuki Tanobe ont exploité depuis un certain temps déjà le potentiel poétique des ruelles. Personne cependant n'avait tenté jusqu'à ce jour d'en faire un objet de réflexion à la fois phénoménologique (ce livre évoque des manières d'habiter la ville par les sensations, « de se prémunir de son flair, de son acuité, de sa pleine subjectivité, de sorte à enclencher sa fonction de machine à percevoir »), littéraire (plusieurs passages constituent des méditations sur l'écriture) et sociologique. Mais qu'on se garde bien, se défend à juste titre André Carpentier, de lire *Ruelles, jours ouvrables* comme un plan cadastral :

surtout ne pas produire un guide touristique, avec une présentation socio-historique, un index, des plans, des itinéraires, des dessins en coupe, des photos d'archives, un top ten des ruelles de Montréal; plutôt viser à faire passer quelque chose, je ne sais quoi au juste, disons par les yeux et le cœur; opter pour une attention subjective à tout, pencher pour un pouvoir de diariste qui, pour débusquer les mystères, fait largesse de ses impressions, s'autorise à faire tenir ensemble l'éloquent et le peu signifiant, passe le moindre détail au sas de son regard et de son style.

Contrairement à ce qu'indique la page couverture du livre, il ne s'agit donc pas ici d'un récit, mais plutôt d'un carnet, d'une chronique ou encore, comme l'auteur l'affirme lui-même à deux policiers s'enquérant des motifs de son errance, d'« une façon de journal qui prendra peut-être aussi la forme d'un essai sur les ruelles ». Plus exactement, l'auteur semble se livrer à un véritable *work in progress* ; à l'image du tracé urbain auquel le marcheur s'abandonne sans prévoir sa destination, *Ruelles, jours ouvrables* suit les caprices d'une prose sans destination fixe, d'une écriture dont le but est « d'exalter l'hétéroclite et le hasard ». Forcément, des parallèles s'établissent dès lors entre le type de marche et la forme d'écriture privilégiés ; par une sorte de mimétisme fréquent dans les récits ou les carnets impliquant la déambulation, la flânerie ou la promenade, la plume de Carpentier va d'anecdote en anecdote, s'attardant tantôt à l'embourgeoisement des ruelles du Plateau Mont-Royal, tantôt à la température, à la théorie du regard chez Marcel Proust ou à un couple d'adolescents assis sur les marches d'un perron. « C'est que le mode

de rapport aux ruelles », explique à ce sujet l'auteur, est une « forme déambulatoire associable à la flânerie ou à la dérive — deux termes marqués par l'histoire littéraire ». La flânerie, en effet, « engage à conjuguer par la promenade des espaces publics, à y zigzaguer sans but » ; le « principe de ces déambulations, et de l'écriture qui semble vouloir leur correspondre, serait ainsi de souscrire à l'évocation, parfois, pour aider à dire le rapport intime au lieu ». Au verbe flâner se substitue plus loin la « flânerie » — « j'aime à croire que le verbe clé de mon entreprise est flânoter, qui, à l'oreille, joint la flâne à la prise de note » —, mais c'est bel et bien à la tradition des flâneurs parisiens que nous renvoie *Ruelles, jours ouvrables*. On ne s'étonnera guère dans cette perspective de rencontrer au fil des pages les noms de Baudelaire, Aragon, Fargue et Réda, que Carpentier semble avoir fréquentés assidûment. C'est parce que les ruelles éveillent non seulement des réminiscences personnelles, mais aussi des souvenirs littéraires ; c'est parce que le texte énigmatique qu'il s'agit de déchiffrer en marchant — le flâneur est un détective, avançait en ce sens Benjamin en commentant « L'homme des foules » d'Edgar Poe — mêle le vécu individuel à la mémoire des livres.

Ruelles, jours ouvrables constitue ce que Pierre Nepveu appellerait sans doute une « lecture des lieux », un parcours du regard dont l'objectif serait moins d'écrire un roman des ruelles qu'une chronique fragmentaire et discontinue. Carpentier évoque des manières d'observer les lieux, de les habiter, mais aussi des façons de vivre ensemble. Ainsi, comme le laisse entendre une anecdote reliée à des cambrioleurs, l'auteur évite d'envisager la faune des ruelles à la manière de certains écrivains imposant une trop grande distance entre eux et la réalité : « J'ai beau, comme le suggère Kundera au romancier, vouloir suspendre mon jugement moral au moment de tracer de tels personnages, je vois bien que, hors de la fiction et parlant de personnes réelles, cette proposition perd tout son sens. La manière héritée du romancier, qu'il m'arrive d'appeler à la rescousse, n'est jamais qu'une stratégie pour dynamiser l'écriture par un simulacre de totale indépendance par rapport aux faits. » Carpentier met en récit les faits qu'il rapporte — le livre peut à cet égard être considéré comme un collage de récits minuscules —, mais le détachement nécessaire au flâneur ne relève ni de l'ironie au sens kunderien, ni du regard en surplomb que jette trop

souvent le sociologue sur ses objets d'étude. S'il y a lieu d'évoquer une distance, c'est parce que le flâneur se situe en retrait des événements ; son « pas de côté » s'apparente davantage à celui de l'observateur, du peintre qui, tel Poussin, affirme qu'« il ne se crée point de visible sans distance », qu'à celui de l'écrivain désolidarisé du monde. Les nombreuses références à la peinture, à la photographie et au cinéma contribuent en ce sens à faire de chaque chapitre un tableau, une scène ou un spectacle. Dans certaines pages, c'est à cet égard à la tradition des « tableaux de Paris » de Louis-Sébastien Mercier que nous renvoie *Ruelles, jours ouvrables* :

une certaine géométrie d'ombres allongées par l'heure, une réunion de compères perçues par un autre biais, un mouchoir ajoutant son poids à une corde de linge, un vieillard absent à jamais de son carré de lumière, un gamin à tête biblique jouant à faire jaillir l'eau d'une pierre... Il y a tout, dans ces allées, pour mettre le lieu en spectacle, moins par l'harmonie et la symétrie que par la pléthore et la ruine : chaque segment ourdit ses ruptures de formes, ses brouilles de pastels, ses décompositions de sonorités, casse ses perspectives, dérobo ses recoins...

S'il cède à la pente élégiaque, le diariste-chroniqueur précise qu'il « ne chemine pas dans ces ruelles pour [se] rendre au chevet de [son] passé ». À l'image de « ces personnages becketttiens qui vont dans leur histoire pour pouvoir en sortir », le flâneur tente de réconcilier la proximité et la distance. Ce serait ici une des réussites de ce livre : évoquer des lieux communs — la ruelle est-elle autre chose qu'un lieu commun ? — sans refaire l'éloge du kitsch ; s'abandonner aux sensations sans se livrer pour autant au pur empirisme. S'il fallait établir un lien entre *Ruelles, jours ouvrables* et le livre précédant d'André Carpentier publié en 2002 (*Mendiant de l'infini*, qui relate un récit de voyage au Tibet), ce serait sans doute en fonction de ce rapport au monde. « Se maintenir à côté, juste à côté et bien à côté des idées communes et du kitsch de leurs habits », écrit-il à ce sujet ; « le plus ardu, je l'ai éprouvé dans le récit de voyage, c'est de s'élever à peine au-dessus de ce qu'on voit ».

Antoine Boisclair